

chambre, lorsqu'on frappa à la porte de la maison. L'heure était indue pour recevoir une visite. Colomba parut aussitôt, suivie de la femme qui les servait. "Ce n'est rien," dit-elle en couant à la porte. Cependant avant d'ouvrir elle demanda qui frappait. Une voix douce répondit : "C'est moi." Aussitôt la barre de bois placée en travers de la porte fut enlevée et Colomba reparut dans la salle à manger suivie d'une petite fille de dix ans à peu près, pieds nus, en haillons, la tête couverte d'un mauvais mouchoir, de dessous lequel s'échappait de longues mèches de cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau. L'enfant était maigre, pâle, la peau brûlée par le soleil ; mais dans ses yeux brûlait le feu de l'intelligence. En voyant Orso, elle s'arrêta timidement et lui fit une révérence à la paysanne ; puis elle parla bas à Colomba, et lui remit entre les mains un faisceau nouvellement tué.

"Merci, Chili, dit Colomba. Remercie ton oncle. Il se porte bien ?

—Fort bien, mademoiselle, à vous servir. Je n'ai pu venir plus tôt parce qu'il a bien tardé. Je suis restée trois heures dans le maquis à l'attendre.

—Et tu n'a pas soupé ?

—Dame ! non, mademoiselle, je n'ai pas eu le temps.

—On va te donner à souper. Ton oncle a-t-il du pain encore ?

—Peu, mademoiselle ; mais c'est de la poudre surtout qui lui manque. Voilà les châtaignes venues, et maintenant il n'a plus besoin que de poudre.

—Je vais te donner un pain pour lui et de la poudre. Dis-lui qu'il la ménage, elle est chère.

—Colomba, dit Orso en français, à qui donc fais-tu ainsi la charité ?

—A un pauvre bandit de ce village, répondit Colomba dans la même langue. Cette petite est sa nièce.

—Il me semble que tu pourrais mieux placer tes dons. Pourquoi envoyer de la poudre à un coquin qui s'en servira pour commettre des crimes ? Sans cette déplorable faiblesse, que tout le monde paraît avoir ici pour les bandits, il y a longtemps qu'ils auraient disparu de la Corse.

—Les plus méchants de notre pays ne sont pas ceux qui sont à la campagne.

—Donne-leur du pain si tu veux, ou n'en doit refuser à personne ; mais je n'entends pas qu'on leur fournisse des munitions.

—Mon frère, dit Colomba d'un ton grave, vous êtes le maître ici, et tout vous appartient dans cette maison : mais, je vous en préviens, je donnerai mon mezzaro à cette petite fille pour qu'elle le vende, plutôt que de refuser de la poudre à un bandit. Lui refuser de la poudre ! mais autant vaut le livrer aux gendarmes. Quelle protection a-t-il contre eux, sinon ses cartouches ?

La petite fille cependant dévorait avec avidité un morceau de pain, et regardait attentivement tour à tour Colomba et son frère, cherchant à comprendre dans leurs yeux le sens de ce qu'ils disaient.

"Et qu'a-t-il fait enfin ton bandit ? Pour quel crime s'est-il jeté dans le maquis ?

—Brandolaccio n'a point commis de crime, s'écria Colomba. Il a tué Giovan' Opizzo, qui avait assassiné son père pendant que lui était à l'armée."

Orso détourna la tête, prit la lampe, et, sans répondre monta dans sa chambre. Alors Colomba donna poudre et provisions à l'enfant, et la reconduisit jusqu'à la porte en lui répétant : "Surtout que ton oncle veille bien sur Orso !"

XI

Orso fut longtemps à s'endormir, et par conséquent s'éveilla fort tard, du moins pour un Corso. A peine levé, le premier objet qui frappa ses yeux, ce fut la maison de ses ennemis et les archers qu'ils venaient d'y établir. Il descendit et demanda sa sœur. "Elle est à la cuisine qui fond des balles," lui répondit la servante Saveria. Ainsi, il ne pouvait faire un pas sans être poursuivi par l'image de la guerre.

Il trouva Colomba assise, sur un escabeau, entourée de balles nouvellement fondues, coupant les jets de plomb.

"Que diable fais-tu là ? lui demanda son frère.

—Vous n'aviez point de balles pour le fusil du colonel, répondit-elle de sa voix douce ; j'ai trouvé un moule de calibre et vous aurez aujourd'hui vingt-quatre cartouches mon frère.

—Je n'en ai pas besoin, Dieu merci !

—Il ne faut pas être pris au dépourvu, Ors' Anton'. Vous avez oublié votre pays et les gens qui vous entourent.

—Je l'aurais oublié que tu me le rappelleras bien vite. Dis-moi, n'est-il pas arrivé une grosse malle il y a quelques jours.

—Oui, mon frère. Voulez-vous que je la monte dans votre chambre ?

—Toi, la monter ! mais, tu n'aurais jamais la force de la soulever... N'y a-t-il pas ici quelque homme pour la faire ?

—Je ne suis pas si faible que vous le pensez, dit Colomba, en retroussant ses manches et découvrant un bras blanc et rond, parfaitement formé, mais qui annonçait une force peu commune. Allons, Saveria, dit-elle à la servante, aide-moi." Déjà elle enlevait seule la lourde malle, quand Orso s'empressa de l'aider.

"Il y a dans cette malle, ma chère Colomba, dit-il, quelque chose pour toi. Tu m'excuseras si je te fais de si pauvres cadeaux, mais la bourse d'un lieutenant en demi-solde n'est pas trop bien garnie." En parlant, il ouvrait la malle et en retirait quelques robes, un châle et d'autres objets à l'usage d'une jeune personne.

"Que de belles choses ! s'écria Colomba. Je vais bien vite les serrer de peur qu'elles ne se gâtent. Je les garderai pour ma noce, ajouta-t-elle avec un sourire triste, car maintenant je suis en deuil." Et elle baisa la main de son frère.

"Il y a de l'affectation, ma sœur, à garder le deuil si longtemps.

—Je l'ai juré, dit Colomba d'un ton ferme. Je ne quitterai le deuil... Et elle regardait par la fenêtre la maison des Barricini.

"Que le jour où tu te marieras ?" dit Orso cherchant à éviter la fin de la phrase.

"Je ne me marierai, dit Colomba, qu'à un homme qui aura fait trois choses..." Et elle contemplant toujours d'un air sinistre la maison ennemie.

"Jolie comme tu es, Colomba, je m'étonne que tu ne sois pas déjà mariée. Allons, tu me diras qui te fait la cour. D'ailleurs j'entendrai bien les sérénades. Il faut qu'elles soient belles pour plaire à une grande vocatrice comme toi.

—Qui voudrait d'une pauvre orpheline?... Et puis l'homme qui me fera quitter mes habits de deuil fera prendre le deuil aux femmes de là-bas.

—Cela devient de la folie," se dit Orso. Mais il ne répondit rien pour éviter toute discussion.

"Mon frère, dit Colomba d'un ton de calinerie, j'ai aussi quelque chose à vous offrir. Les habits que vous avez là sont trop beaux pour ce pays-ci. Votre jolie redingote serait en pièces au bout de deux jours si vous la portiez dans le maquis. Il faut la garder pour quand viendra miss Nevil." Puis ouvrant une armoire, elle en tira un costume complet de chasseur. "Je vous ai fait une veste de velours, et voici un bonnet comme en portent nos élégants ; je l'ai brodé pour vous il y a bien longtemps. Voulez-vous essayer cela ?"

Et elle lui faisait endosser une large veste de velours vert ayant dans le dos une énorme poche. Elle lui mettait sur la tête un bonnet pointu de velours noir brodé en jais et en soie de la même couleur, et terminé par une espèce de houpe.

"Voici la cartouchère de notre père, dit-elle, son sty'et est dans la poche de votre veste. Je vais vous chercher le pistolet.

—J'ai l'air d'un vrai brigand de l'Ambigu-Comique, disait Orso en se regardant dans un miroir que lui présentait Saveria.

—C'est que vous avez tout à fait bonne façon comme cela, Ors' Anton', disait la vieille servante, et le plus beau pointu de Bocognano ou de Bastelica n'est pas plus brave !"

Orso déjeuna dans son nouveau costume, et pendant le repas